Des pouvoirs de l'enfant

Autor(en): **Ott, Thierry**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **98 (1989)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682401

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

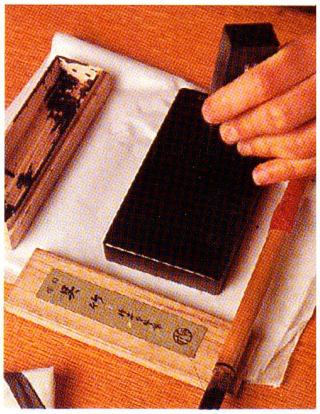
http://www.e-periodica.ch

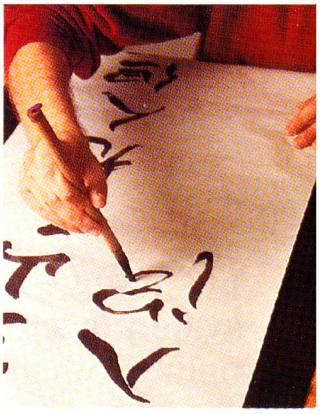
LES POUVOIRS DE L'ENFANT

Le meilleur moyen d'apprendre une langue étrangère serait de pouvoir... retomber en enfance! On l'apprendrait ainsi comme le jeune enfant apprend sa langue maternelle. Certains individus apprennent cependant mieux les langues que d'autres. Ce n'est pas qu'ils aient un don; c'est simplement qu'ils sont demeurés plus proches de l'état idéal propre à l'enfance.

Apprendre une langue étrangère, ce peut être, parfois, recopier cent fois, lentement et habilement, le même poème chinois; à l'âge de 28 ans, de son plein gré et non en considérant l'exercice comme une punition. La grande majorité des individus apprennent les langues pour pouvoir s'exprimer et se faire comprendre dans des milieux qui leur sont étrangers. Le «japonisant» Christophe Langemann appartient, lui, aux rares hommes pour lesquels la langue et l'art sont étroitement liés. Ce qui le fascine, c'est ce que la plupart d'entre nous considèrent comme secondaire et ennuyeux: la forme et les règles d'une langue. Langemann est bien sûr capable de commander un sushi ou même de discuter en japonais. Mais ce n'est pas dans ce but qu'il a appris cette langue, le chinois et le coréen. Il s'intéresse à la calligraphie, en tant qu'expression créative et rigoureuse. Depuis plusieurs années, l'Institut asiatique de l'Université de Zurich organise des cours de calligraphie. Dans la classe pour débutants, Langemann seconde le professeur, Madame Klopfenstein, dont le savoir est mondialement reconnu. L'amour que cette femme d'origine japonaise porte à la calligraphie a emporté Langemann lui aussi.

Il est toujours étonnant de voir comment l'enfant apprend sa langue maternelle. A moins de troubles, il le fait naturellement, en imitant et en mémorisant les mots qu'il entend. Cette faculté tient à deux éléments. Chez l'enfant, l'apprentissage de la langue se fait sur un terrain vierge, son oreille s'ouvre à ce qu'elle entend sans se heurter à l'obstacle d'un conditionnement antérieur; il a la *capacité d'apprendre*. Mais l'acquisition de la langue est aussi nécessaire à l'enfant pour qu'il puisse communiquer; il a le *devoir d'apprendre*. Ces deux éléments disparaissent à mesure que l'individu conquière sa langue maternelle et intègre les valeurs de sa culture. Cette disparition explique pourquoi l'adulte éprouve souvent de la peine à apprendre une langue étrangère. Mais le fait qu'elle ne soit jamais totale explique qu'il y ait des différences entre les individus: les personnes qui apprennent les langues le plus facilement sont, hormis celles qui ont un don, les personnes chez qui la capacité et/ou le devoir d'apprendre continuent d'exister après l'acquisition de la langue maternelle.
Certaines causes de ces différences sont linguistiques; elles découlent des caractères propres à la langue maternelle et influent sur la *capacité d'apprendre*. Les idiomes se distinguent entre eux notamment par leur complexité. «Par exemple, l'espagnol ou l'italien n'ont que cinq phonèmes en voyelles, mais le français en a onze», explique Luis Prieto, professeur de linguistique à l'Université de Genève. «Un francophone qui étudie l'espagnol ou l'italien n'a donc pas à en apprendre qu'il ne connaît pas; en revanche, c'est ce que doit faire l'hispanophone ou l'italiophone qui étudie le français. De manière schématique, on peut dire que plus la langue maternelle est complexe, plus elle facilite l'accès aux autres langues, ayant habitué l'individu à savoir reconnaître et reproduire une gamme plus large de sons.»
Alfred Tomatis, spécialiste des troubles de l'audition et du langage, distingue pour sa part les langues en fonction de leurs courbes de fréquence. Il a pu constater ainsi que certains idiomes, les langues slaves, le portugais ou dans une moindre mesure l'allemand, ont des courbes très étendues et une grande sensibilité auditive à tous les sons, graves et aigus, alors que d'autres, comme le français ou l'italien, ont des courbes plus étroites et une sensibilité auditive réduite souvent à une catégorie de sons. Sur le plan théorique, l'analyse de Tomatis rejoint celle des linguistes: «Plus l'acoustique de la langue maternelle est large, plus elle facilite l'accès aux autres langues.» C'est ainsi la perméabilité de leur langue qui permettrait aux Slaves ou aux Portugais de percevoir et d'enregistrer toute la gamme des sons linguistiques et d'apprendre facilement les langues.
Mais il y a aussi des causes psychologiques qui favorisent ou défavorisent l'apprentissage des langues étrangères. Celles-ci sont liées à la culture d'origine et influent sur le *devoir d'apprendre*. «Certains peuples sont plus ouverts à la langue et à la culture des autres parce que leur langue ne dépasse pas les frontières de leur pays», remarque un autre linguiste, le Français Claude Hagège. «Si les Hongrois ou les Finnois paraissent très doués pour les langues, c'est essentiellement parce que la leur n'est parlée par personne d'autre qu'eux-mêmes. Ces peuples ouverts aux langues étrangères le sont parce qu'ils ont intérêt à se désenclaver.» A l'inverse, les peuples parlant une langue dite «internationale», les Français autrefois, les Anglais et surtout les Américains, éprouvent moins le besoin de s'ouvrir aux langues des autres et par là-même à leurs cultures, la conviction de la centralité d'une culture et la centralité d'une langue s'entraînant et se renforçant dans un rapport dialectique.
Ces dispositions psychologiques pourraient d'ailleurs bien être déterminantes dans l'apprentissage des langues et reléguer les caractères structurels propres à chaque idiome au second plan. Le cas de la Suisse vient appuyer cette hypothèse. Qu'ils soient de langue maternelle italienne et surtout allemande ou française, les Suisses ressentent souvent l'étude d'une deuxième langue nationale, imposée très tôt dans les programmes scolaires, comme une contrainte et se tournent plus volontiers vers l'étude de l'anglais, dont ils ont davantage besoin pour communiquer avec le reste du monde. Mais l'exemple de la Suisse est aussi révélateur sur le plan des rapports entre les langues nationales. Si l'on considère nos trois idiomes principaux selon leurs caractères strictement linguistiques ou phoniques, il ne fait aucun doute que les Romands et les Alémaniques sont avantagés par rapport aux Tessinois, le français et l'allemand étant des langues plus complexes et aux courbes de fréquences plus larges que l'italien. Or, il ne fait aucun doute non plus qu'un Genevois ou un Zurichois arrivera toujours à se faire comprendre dans sa langue à Lugano mais qu'un Tessinois doit connaître – et connaît presque toujours – assez le français ou l'allemand s'il veut se faire comprendre à Genève ou Zurich. Cette situation reflète les dispositions psychologiques des uns et des autres, déterminées par les conditions économiques et culturelles qui régissent les relations entre les trois communautés linguistiques. L'état de dépendance du Tessin oblige ses habitants à s'ouvrir, à apprendre les langues. C'est pour eux une question de survie, qui ne se pose ni aux Romands ni aux Alémaniques.
De toutes ces observations, il ressort que plus un adulte aura conservé, souvent par la force du destin, une part de la capacité et/ou du devoir d'apprendre la langue maternelle que le jeune enfant reçoit naturellement, plus il sera ouvert aux langues étrangères et capable de les apprendre. L'enseignement traditionnel des langues tient peu compte de ce fait. Mais depuis quelques années, on semble avoir compris qu'il est possible de recréer ces conditions propres à l'enfance. Les séjours dans les pays dont on apprend la langue se multiplient et se prolongent. L'individu se retrouve alors dans une situation où, son oreille se familiarisant peu à peu aux nouveaux sons, il *peut* mieux apprendre la langue et où, face à des gens qu'il ne comprend pas, il *doit* l'apprendre. ■ THIERRY OTT





PHOTOS:
URS SIEGENTHALER